

Lea Malewitz
University of Notre Dame
Professeur : Dr. Alison Rice
Langue maternelle: anglais

L'immigrée parisienne

Les Samouraïs de Julia Kristeva et *Comment peut-on être français ?* de Chahdortt Djavann peignent le portrait des femmes qui ont quitté leurs pays d'origine pour immigrer en France. Ces ouvrages documentent la transformation de ces personnages qui s'adaptent à la vie parisienne en essayant de devenir des « Françaises. » Les personnages d'Olga et de Roxane expérimentent un processus similaire à Paris malgré une séparation de quelques décennies entre les cadres de leurs histoires : Olga débarque en 1965 et Roxane en 2000. Après avoir échappé à leur pays d'origine, les deux essaient pareillement de l'oublier. Un troisième roman se concentre sur une femme à Paris qui est également immigrée : Dans *Cueillez-moi jolis Messieurs* de Bessora, l'auteur crée une juxtaposition entre une Parisienne « franco-française, » Claire, et l'immigrée dont l'origine étrangère est visible à la couleur de sa peau, Juliette. Ces trois ouvrages illuminent les luttes particulières aux femmes étrangères à Paris. Pour toutes ces immigrées, leurs rêves parisiens se réalisent un peu mais de manière incomplète à cause du fait que les Français mettent l'emphase sur leurs origines. Le passé reste toujours présent pour les trois protagonistes, mais ces immigrées arrivent à trouver du bonheur à Paris dans l'orientation de l'esprit vers le travail créatif, en dépit du sexisme et du racisme qui les entourent.

Les trois immigrées doivent faire face à une ville éloignée du « rêve parisien » qui a régné dans leurs esprits avant leur arrivée dans la capitale. Elles cherchent le privilège d'une Parisienne raconté par Claire dans sa conversation avec elle-même : « vous vous étiez promis à un bonheur inaltérable, édulcoré comme un conte de fées, vous vous y tenez » (Bessora 22). Entre parenthèses, la mère d'Olga se rappelle de son rêve, « 'Comment vit-on à Paris ?' ...

faisant subitement l'élégante » (Kristeva 20). Même si Olga se trouve parmi les plus grands esprits de l'époque, participant dans des conversations intellectuelles dans les cafés, elle affirme que « La Ville lumière n'existait pas » (Kristeva 15). À sa place, elle trouve « un Paris gris, boueux » (Kristeva 15). De la même façon, Roxane rêvait d'« une ville faite de songes et de rêves » qui ne se réalisent pas : « cette ville disparaissait comme elle apparaissait » (Djavann 11). Même si la ville est insaisissable, difficile à capter et différente des illusions qu'on entretenait à son égard, cet espace urbain promet un autre mode de vie, et cette immigrée iranienne y trouve une nouvelle liberté : « Prendre pour la première fois un verre de vin à la terrasse d'un café, à Paris, c'était un événement majeur dans la vie de Roxane. C'était la liberté elle-même. En Iran, une telle chose était simplement inimaginable » (Djavann 17). Juliette est venue en France à la suite d'une demande de son éditeur. C'est une écrivaine expatriée qui se trouve dans une ville célébrée pour sa communauté d'artistes expatriés, mais elle ne vit pas pour autant le rêve parisien : elle ne peut même pas trouver de logement (Bessora 114).

Les trois protagonistes débarquent à Paris comme presque tous les immigrés, dans presque tous les pays du monde, *avec leurs valises* : Olga « déposa les deux valises de cuir râpé feuille morte sur le comptoir à bagages... » (Kristeva 15) et « Roxane est devant sa grande valise, elle vient de descendre d'Orlybus » (Djavann 11). Juliette, déjà à Paris, se trouve avec ses valises souvent dans sa difficulté de trouver un logement fixe : « J'ai pris mes filles, mes cliques et mes claques et nous nous sommes enfuies » (Bessora 44). Pour Olga et Roxane, la valise est un symbole de leur quête pour la réalisation du rêve parisien; elle représente le choix de déménager avec peu de choses, de laisser presque tout au pays d'origine. Pour Juliette, la nécessité de déménager plusieurs fois la distingue de son hôte, Claire, celle qui est née en France et qui mène une vie stable à Paris, au moins pour les questions de logement.

Ayant déjà réglé leurs problèmes de logement avant de quitter leurs pays d'origine, Olga et Roxane se tournent vers la ville de Paris, observant à la fois cette métropole et ses habitants. Olga, venue d'un pays communiste de l'Est (Kristeva 29), trouve que beaucoup de Français ne sont pas plus libres mais « [d]es paquets-cadeaux suivant poliment des trajets automatiques, dans des attitudes molles des imperméables » (Kristeva 28). Elle trouve sa place parmi les intellectuels avec lesquels elle trouve « une parenté spontanée. Comme s'ils avaient vécu ensemble depuis l'enfance » (Kristeva 29). Elle ressent tout de suite un lien avec ces individus pour lesquels « les idées prennent la valeur d'une foi » comme « [d]ans les pays totalitaires » d'où elle vient (Kristeva 29). Roxane s'intéresse surtout à la liberté des femmes, une liberté qu'elle n'a pas connue en Iran. Elle souligne le contraste entre l'Iran et la France dans le passage suivant : « qu'une fille arpente les rues, ça n'existe pas en Iran. Une fille, quand elle sort, si jamais elle sort, marche la tête baissée... À Paris, Roxane... flânait dans les rues et les ruelles, elle marchait la tête haute » (Djavann 34). Juliette estime qu'elle jouit de plus de liberté en France que les Français. Cette protagoniste explique à « une femme jeune, acariâtre, en sommeil » un phénomène semblable à celui qu'Olga décrit quand elle évoque les « paquets-cadeaux » : « Comme vous, madame, j'ai déjà été esclave salariée, dans une banque. C'était ailleurs » (Bessora 197). Cette vie robotique était aussi la vie de Claire avant son diagnostic du sida, un choc qui l'a réveillée au fait qu'elle n'a pas encore vécu. Après son diagnostic, Claire se répète une liste vulgaire : « Vous commencez une nouvelle vie... » parce que « vous n'avez jamais fumé, vous n'avez jamais bu, vous avez si peu... baisé » (Bessora 13-15). Elle a l'impression qu'elle n'a « rien fait » dans sa vie, sauf suivre les règles de la société à la seule exception généreuse d'héberger la « veuve africaine, » Juliette (Bessora 14, 15). Notamment, Roxane ne partage pas cette liberté parce qu'elle a de la difficulté à trouver du travail : « Elle

devient spécialiste des petits boulots. Elle travailla dans des restaurants, des bistros, et des cafés aux quatre coins de Paris. Elle s'initia au métier de vendeuse de chocolats, de baguettes, de sacs et de chaussures... —Je ferai n'importe quel boulot, pourvu que je sois libre... Enfin, à part de la langue, la solitude, la taille de la chambre et les problèmes d'argent, tout allait bien » (Djavann 102, 103, 104). À l'instar de Roxane, Olga et Juliette trouvent une liberté, mais la leur est plus intellectuelle que physique, car elles trouvent à Paris la possibilité de mener une carrière créative.

Même si elles découvrent une certaine liberté, elles continuent à lutter. Olga devient une féministe militante, une spécialiste qui écrit sur la situation des femmes en Chine, un pays communiste (Kristeva 195). Ayant échappé à un pays communiste elle-même, elle est sensible aux défis auxquels les individus dans ces sociétés doivent faire face. En France, elle trouve une nouvelle lutte dans le féminisme : « Une femme, vous savez, c'est comme les prolétariats dont on parle *là-bas*... Une femme n'a que ses chaînes à perdre » (Kristeva 42). Malgré son désenchantement avec le mouvement militant après avoir entendu la remarque ridicule de son éditeur,¹ Carole, son ancienne amie, lui écrit, « les groupes féministes, quoi que tu penses, restent seuls survivants de 68 à Paris » (Kristeva 267-8). Ce mouvement social français auquel Olga, de l'Est, a participé, marque l'Ouest. C'est justement cette possibilité, celle de faire partie des mouvements sociaux, qui distingue la France d'aujourd'hui de l'Iran, pays qui est « perdu dans son passé, » selon Roxane : « Les pays démocratiques et les pays de l'Islam ont des lois si différentes qu'on croyait que mille ans les séparent... L'Iran d'aujourd'hui ressemble à l'Iran de ces temps anciens où les mahométans ont proscrit le zoroastrisme, la religion du pays » (Djavann 220). Tout comme Olga, Juliette trouve que même si cela va mieux en France, la situation dans son pays adoptif est loin d'être idéale. Sa lutte pour trouver un logement montre que le racisme

¹ « Tu ne peux pas signer 'de Montlaur', c'est le nom de ton mari, cela ferait affreux chez les Féministes militantes » (Kristeva 243).

est répandu à Paris. Elle fait des remarques sarcastiques au sujet de sa situation aggravée par le racisme : « D'ailleurs, tous les voisins ont dit au syndic qu'ils ne voulaient pas de Noirs dans l'immeuble. Alors, il faudra qu'elle réfléchisse... Mais à part ça, ils sont très aimables. D'ailleurs, je ne suis pas tout à fait noire, non? » (Bessora 220). La liberté existe pour ces femmes, mais elle n'est pas tout à fait achevée.

La situation en France est néanmoins nettement préférable aux circonstances dans le pays d'origine de nombreuses immigrées. Pour Roxane, le problème du genre dans la langue française rappelle sa mauvaise situation en Iran : « Que les objets et les mots eussent un sexe, elle ne l'aurait jamais cru... Grandie sous le régime des mollahs, Roxane en avait gros sur le cœur avec les problèmes de masculinité et de féminité ; ce n'était pas le moment d'en rajouter avec le sexe des mots » (Djavann 65). Roxane constate, « Même aujourd'hui il n'y a pas de femmes si courageuses en Iran. Quelle femme osera arracher son voile et apparaître fière ? » (Djavann 219). Les contraintes en Iran continuent à hanter Roxane, émerveillée par l'égalité dont jouissent les femmes en France. Au contraire, Claire, femme franco-française, se moque de cette égalité célébrée : « Ils professent l'égalité des sexes et prétendent défier les traditions. Mais regardez bien, sous leurs mini-jupes vous trouverez des burkas » et, même après avoir exposé la tromperie d'un mari, « il ne perdra pas sa femme et elle gardera sa burka (Bessora 24, 258). Toutefois, Claire n'a jamais dû porter un voile pour sortir, et Roxane constate qu'à Paris, « Nulle fatalité ne condamnait les femmes à se dissimuler dans l'ombre étouffante du voile » (Djavann 155-156).

Roxane enlève le voile imposé par l'Iran avec son émigration à la France, mais elle le fait avec difficulté. Une sociologue note, « For many first generation women of immigrant origin in particular, adaptation to French society may be difficult. They have broken with systems of solidarity and affiliation in their countries of origin and have to reconstruct their social position

in a foreign society » (Freedman 2000, 15). Avec l'émigration, elles expérimentent la mort de l'ancienne vie et une renaissance difficile. Cette description correspond exactement à la situation de Roxane qui devait quitter l'Iran après avoir été violée par des « gardiens de l'Islam » iraniens (Djavann 281, 296), une fuite qui inspire son frère à interdire son voyage et à la menacer de la façon suivante : « Je vais déchirer ton passeport et tu vas voir, sans argent et sans passeport, si tu peux aller si loin » (Djavann 300). Lorsque Roxane part et ne retourne pas pour les funérailles de son père, sa sœur lui dit, « Tu n'es qu'une égoïste qui ne penses qu'à toi-même... alors ne rentre plus jamais » (Djavann 305). Même si elle ne connaît pas de circonstances familiales aussi violentes, Olga fait l'expérience de la mélancolie après avoir quitté son pays d'origine : « depuis longtemps, elle avait appris à pleurer les yeux secs... Un masque volontaire cachait le chagrin qui continuait à s'étoiler au-dedans, invisible et délicieux » (Kristeva 31). L'immigration de la femme qui part seule pour Paris est plus qu'un déménagement temporaire, comme il est souvent pour un homme² ; c'est une rupture complète avec l'ancienne vie.

Olga et Roxane ont dû effectuer une rupture avec leurs sociétés d'origine. Les deux personnages doivent justifier à maintes reprises leur présence en France, et la tentative de se faire une vie dans ce pays étranger est épuisante : « quand on est immigré, il faudrait courir dix fois plus vite, travailler dix fois plus, dormir dix fois moins, apprendre dix fois plus que les Français pour construire une vraie vie ; il n'est pas facile de faire le chemin de plus de trois siècles en quelques années » (Djavann 231). Cet effort pour se faire une place dans un autre lieu peut avoir des conséquences positives, bien entendu. Au moment où Olga part pour la Chine avec Hervé, elle explique qu'« un pays d'exil peut vous libérer » (Kristeva 196). Ce déplacement en Chine constitue une deuxième expérience à l'étranger et elle continue à essayer de « plonger non pas

² « A survey of Algerian women immigrants in France revealed, for example, that for many of them the choice to migrate was made in hope of achieving greater personal freedom, and that unlike many Algerian men, their migratory projects did not include the idea of an eventual return to their homeland » (Freedman 2004, 106).

jusqu'aux racines (quoique, nous l'avons dit, une descente vers l'héritage ne soit pas dépourvue d'intérêt), mais au-delà, dans le déracinement total » (Kristeva 196). Montrant aussi la force exigée des immigrées, Roxane décrit une sensation du pèlerinage, « Elle se prépara solennellement pour Paris, comme d'autres se préparent pour La Mecque » (Djavann 15). Au contraire du pèlerinage à La Mecque qui montre aux fidèles l'origine de leur foi, le pèlerinage à la France est censé effacer la vie passée.

Olga et Roxane trouvent que l'effacement du passé ne se réalise pas. Olga espère que « son expérience d'étrangère devenait l'occasion de se débarrasser de ses origines, au point même de les oublier » (Kristeva 197). Elle note qu'un ami de son pays d'origine qui se trouve à Paris « fait sa parade nuptiale en essayant de ne plus penser à ses origines, *là-bas*, dans les pays de l'Est » (Kristeva 412). Finalement, elle découvre le moyen pour oublier son passé un peu, en donnant naissance à un fils : « C'est bien cela qu'elle avait toujours cherché : se diluer dans les choses ; disparaître dans l'attention portée à quelqu'un qui est un peu elle, mais en fait complètement différent et dissolvant » (Kristeva 417). De la même manière, Roxane trouve de la consolation dans ses lettres adressées à Montesquieu : « PS 1 : À la lumière de vos écrits, je tente d'oublier la clameur hargneuse des hallucinés de l'ombre qui retentit encore dans mon pays, mais aussi les folies de notre monde de plus en plus pitoyable. PS 2 : Vous écrire me permet de sortir de moi-même » (Djavann 267). Au début du roman, elle « voulait regarder vers l'avant sans jamais retourner » (Djavann 18). Elle conclut, « Eh oui, on n'échappe pas à sa nationalité, à l'histoire de son pays, encore moins à ses épisodes calamiteux... Non, on n'échappe ni à son passé, ni à son histoire. Ils se réclament de vous. Ils sont à vous et vous êtes à eux » (Djavann 72). À la fin, elle écrit à Montesquieu, « Depuis que je suis à Paris, ma famille, mes souvenirs se présentent souvent à mon esprit... Je ne puis finir une journée sans que l'intrusion du passé me

perturbe. On vit si peu le présent » (Djavann 270). Ce n'est pas en devenant Françaises qu'elles s'échappent à leur passé, mais en trouvant quelqu'un d'autre sur lequel se fixer, qu'il s'agisse d'un enfant, des femmes chinoises, ou de Montesquieu.

Même dans une ville cosmopolite comme Paris, les trois femmes sont toujours rappelées à leurs origines. Olga se plaint, au sujet de son mariage, de la distance qui la sépare de son bien-aimé : « Les frontières, elle ne cessait d'en jouer, peut-être qu'elle n'était faite que de ce mystère des passages, territoires fuis de ce *là-bas* qu'il ne connaîtra jamais, qu'il ne soupçonne même pas. Eh bien, ils s'attendent comme deux étrangers, pourquoi pas ? » (Kristeva 45). L'amant d'Olga ne peut pas ignorer cette signification quand il remarque, « Puisqu'ils te prennent pour la quintessence de la France, vas-y, surtout ne les détrompe pas ! » (Kristeva 296). Les trois trouvent que leur étrangeté est renforcée par les autres, surtout par leur réaction à leurs noms : « Qui êtes-vous ? Olga comment ? Tu viens de *là-bas* ? » raconte Kristeva. Pour Roxane, son sentiment d'étrangeté à Paris est magnifié par le fait que les coutumes dans son pays d'origine sont si éloignées de celles qui constituent la France.³ Djavann souligne aussi l'idée d'une exclusivité culturelle quand Roxane rencontre une Française qui l'embauche pour s'occuper de son enfant : « quand on était iranienne, on n'était pas française, et quand on était française, on n'était pas iranienne » (90). La séparation entre les cultures est si grande que l'existence d'une Franco-Iranienne semble inconcevable.

L'exclusivité de *certaines* cultures marque le discours français d'aujourd'hui sur l'immigration en général, ce qui crée la différence entre l'expérience d'Olga, de l'Europe de l'est, et Roxane et Juliette, l'une de l'Iran et l'autre née d'un père africain et d'une mère

³ « -Alors vous êtes de quel pays ? -De l'Iran. -De l'Irlande ? -Non, de l'Iran. -Ah ! » (Djavann 72) ; « Je ne cesse de répéter cette phrase : je suis iranienne et, à force de le répéter, je me sens le devenir, sans savoir ce que c'est que d'être iranienne. Dès que j'ouvre la bouche, mon accent révèle mon étrangeté et aussitôt on me pose la question : d'où venez-vous ? Lorsque je dis que je suis iranienne, on s'exclame, « Ah ! » » (Djavann 231).

européenne : « There is a general differentiation in French opinion between immigrants of European origin and those from Africa and Asia who are more readily referred to as *immigrés* and can be seen to suffer greater discrimination from employers and others » (Freedman 2000, 15). Juliette se trouve face à ce racisme, même si elle n'est pas « tout à fait noire » (Bessora 220). Olga et Roxane sont exclues par l'étrangeté de leurs pays d'origine exotiques, communiste et musulman respectivement ; donc elles sont séparées par l'exclusivité culturelle qui suggère que les personnes qui viennent des cultures très différentes de la culture française ne puissent pas s'adapter. Juliette, née en Belgique, se trouve plutôt face au racisme. Par exemple, un homme demande à Juliette, « Elle est magnifique cette petite fille, lui dit-il. Vous êtes sa jeune fille au pair?, » et elle constate, « C'est vrai. Comment, avec son excès de mélanine, Juliette a-t-elle peut fabrique Laetitia, blondeur blanche aux beaux yeux aiguë-marine. Inimaginable pour Benoît » (Bessora 252).⁴ De plus, « since the 1960s the use of the word 'immigré' has evolved to designate less and less those coming from another geographic area and more and more those of a different ethnic origin, whether born in France or not » (Freedman 2004, 16). Donc, ces fictions dépeignent la situation actuelle de l'immigrée en France et la juxtaposition des expériences de ces trois romans démontre qu'il existe une vraie distinction entre les immigrés blancs et les immigrés musulmans et « d'autres couleurs. »

Chaque femme a beau essayer de participer de tout cœur dans la société française — Olga qui fait vite partie des intellectuels parisiens, Roxane qui maîtrise de mieux en mieux la langue française, et Juliette qui écrit des livres et anime des ateliers d'écriture —, ces femmes

⁴ Il est intéressant de noter que Roxane conforme au stéréotype de l'immigrée qui trouve du travail en tant que jeune fille au pair. : « Elle n'avait pas d'autre emploi, rien ne la retenait à Paris et elle avait accepté la proposition de Julie : elle aurait sa chambre, s'occuperait cinq heures par jour de Clara... La baby-sitter c'est moi » (Djavann 167, 183). Elle raconte sa difficulté de trouver un emploi : « Il n'y avait aucun métier pour lequel on n'exigerait sans doute d'elle ni ancienneté, ni lettre de motivation ; c'était le métier de pute » (Djavann 104).

sont très souvent traitées comme « étrangères » à cause de leurs noms et de leurs histoires. Dans cette société, même si les immigrées deviennent citoyennes du pays, elles ne peuvent pas devenir « Françaises. » Cette impossibilité occupe une place centrale aux trois romans. Elle est le dilemme mentionné dans le titre même du roman de Djavann. Elle est derrière les grands efforts de Juliette pour produire tous les papiers nécessaires pour vivre à Paris.⁵ Elle est notée par Olga dans son commentaire humoristique et néanmoins poignant : « Or elle n'était pas réellement intégrée, elle savait qu'elle ne le serait jamais, même en devenant mère de dix petits Français » (Kristeva 196). Pour les Français, ces femmes resteront des étrangères pour toujours. Mais les enfants connaîtront peut-être un autre statut : le fils d'Olga, comme la fille pâle de Juliette, qui ont l'air français, échappent à ce titre d' « immigré » qui se colle à leurs mères qui ont pourtant trouvé une place importante à Paris et dans les lettres françaises.

Ouvrages cités

Bessora. *Cueillez-moi jolis messieurs*. Paris: Éditions Gallimard: Continents noirs, 2007.

Djavann, Chahdortt. *Comment peut-on être français?*. Paris: Editions Flammarion, 2006.

Freedman, Jane. "Women and Immigration: Nationality and Citizenship." *Women, Immigration, and Identities in France*. Ed. Jane Freedman and Carrie Tarr. New York: Berg, 2000.

Freedman, Jane. *Immigration and Insecurity in France*. Burlington, VT: Ashgate Publishing Company, 2004.

Kristeva, Julia. *Les Samourais*. Paris: Librairie Arthème Fayard, 1990.

⁵ La bureaucrate demande à Juliette, « Vos papiers d'identité, trois justificatifs de salaires, avis d'imposition des deux dernières années... On peut aussi vous demander une caution... Je vous accorde que la France est un peu... comment dirais-je... paperassière... » (Bessora 114). Roxane a aussi besoin de beaucoup de papiers qu'elle ne peut pas produire dans sa quête du travail : « Elle s'inscrit à l'agence d'intérim, trafiqua des lettres de motivation et des CV de toutes sortes » (Djavann 102).